



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

20 | Printemps 2018

La place des émotions dans le travail socio-éducatif

Stéphane Beaud [dir.], Gérard Mauger [dir.], *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*

Éditions rue d'Ulm, Sciences sociales, Paris, 2017

Julie Couronné



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/9186>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Ce document vous est offert par Ecole Normale Supérieure Paris



Référence électronique

Julie Couronné, « Stéphane Beaud [dir.], Gérard Mauger [dir.], *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée* », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], 20 | Printemps 2018, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 16 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/9186>

Ce document a été généré automatiquement le 16 octobre 2018.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Stéphane Beaud [dir.], Gérard Mauger [dir.], *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*

Éditions rue d'Ulm, Sciences sociales, Paris, 2017

Julie Couronné

- 1 Cet ouvrage collectif, réalisé sous la direction de Stéphane Beaud et Gérard Mauger, postfacé par Florence Weber, réunit une quinzaine de « jeunes sociologues » (p.15), partageant la même « boîte à outils » méthodologique (l'ethnographie) et conceptuelle (la théorie bourdieusienne). Les contributeurs de cet ouvrage dressent un portrait très convainquant des recompositions sociales de la condition des jeunes des classes populaires d'aujourd'hui. Dès l'introduction générale, ils sont présentés comme évoluant en tension entre deux mondes, entre deux générations : l'ancienne, celle des années 1970, la génération « ouvrierisée » et celle d'aujourd'hui, c'est à dire « une génération désouvrierisée », marquée par un « individualisme négatif ». L'ouvrage insiste alors sur la crise actuelle de reproduction qui traverse le monde ouvrier. Contrairement aux « anciens », les jeunes d'aujourd'hui se vivent et se représentent comme de « passage », refusant de percevoir leur condition comme pérenne. Cette crise se caractérise principalement par les transformations du marché du travail, de l'encadrement politique et syndical ainsi que du système scolaire. Gérard Mauger et Stéphane Beaud décrivent ainsi un marché du travail dégradé, touché par les délocalisations à répétition, la mise en place de la sous-traitance, un chômage massif et la tertiarisation des emplois de production. Le groupe ouvrier, désormais en déclin, partage un ensemble de propriétés avec les employés. « De plus en plus d'ouvriers travaillent dans le tertiaire, se rapprochant du statut d'employé, alors que les salariés d'exécution du tertiaire, « ouvriers de service » en quelque sorte, se rapprochent des emplois d'ouvriers » (p.8). À la dégradation du marché du travail, s'ajoutent notamment la désouvrierisation du parti communiste et l'effondrement des partis socialistes qui ont participé à la dilution de la

« conscience de classe » du monde ouvrier. Enfin, la massification scolaire, amorcée à partir des années 1960, a construit une nouvelle norme, celle d'obtenir au moins le baccalauréat. Si l'accès aux jeunes des classes populaires à une carrière scolaire est une source d'espoir, il entretient également « l'illusion promotionnelle » (p.12) de celles et ceux scolarisés en lycée professionnel notamment, condamnés à exercer des emplois précaires. C'est donc dans ce contexte général que les enquêtes ethnographiques ont été menées auprès de différentes franges de la jeunesse (les « jeunes de cité », les ouvriers de la RATP, les jeunes femmes, les élèves de lycée professionnel) et sur différents territoires (en milieu rural et milieu urbain) ou espace (salle de boxe). Cet ouvrage est construit à partir de onze chapitres répartis en quatre parties.

- 2 Dans la première partie, les articles de Vincent Burckel et Gérard Mauger décrivent, d'après une approche sociohistorique, les transformations des styles de vie des jeunes des classes populaires et les effets de génération qui en découlent. Vincent Bruckel présente une étude de cas très bien illustrée, celle d'Hassan, qualifié de « vieux jeune » (chapitre 1). Hassan se situe dans un « entre-deux générationnel », entre les « anciens », ceux qui ont grandi dans la Lorraine industrielle du fer, et les jeunes évoluant dans un contexte de désindustrialisation. Né dans les années 60, formé aux métiers de la sidérurgie, et socialisé au « virilisme ouvrier » (p.30), il ne peut faire face à la crise ne maîtrisant pas les nouvelles règles du marché du travail lorrain. Comme d'autres, il se retrouve condamné à la discontinuité de l'emploi et à la précarité partageant ainsi la condition des jeunes « en galère », sans toutefois maîtriser les codes ni les pratiques de la « culture de rue » et du « virilisme agressif » (p.30) qui les caractérisent. Dans un second chapitre, Gérard Mauger à partir de deux séries d'enquêtes distinctes menées dans les années 1970, puis au début des années 2000, étudie les effets de la massification scolaire sur deux styles de vie déviants des jeunes des classes populaires : d'un côté, le monde des bandes et le renforcement de la « culture anti-école », et de l'autre côté, la « bohème populaire » et l'extension de la bonne volonté culturelle (chapitre 2). Pour les premiers, l'intériorisation des valeurs de virilité du monde des bandes leur permettait dans les années 1970 de tenir et de « rendre supportable » une condition dominée (p.47). Mais trente plus tard, la culture anti-école est davantage considérée comme un marqueur d'inadaptation sociale et d'inemployabilité. Quant aux jeunes de la bohème populaire, ayant adopté la culture punk ou hip hop, ils y trouvent les moyens d'une « requalification symbolique de la précarité et de la relégation scolaire ».
- 3 La deuxième partie de l'ouvrage se concentre, à partir des trois enquêtes portant sur les jeunes hommes, et plus particulièrement, sur les effets de la dévalorisation de la force physique et des valeurs de virilité sur le marché du travail et sur le marché matrimonial. Benoit Coquard, reprend en titre un verbatim emprunté à l'un des enquêtés qui déclare « Pas de diplôme, pas de taf, pas de meuf ! » (chapitre 3). Ce verbatim illustre bien les formes de réflexivité à l'œuvre chez les jeunes des classes populaires, la manière dont ils individualisent leur échec et la dévalorisation de l'*ethos* populaire. Cette réflexivité traduit le réajustement de leurs aspirations à leurs chances objectives de se stabiliser sur le marché du travail et le marché matrimonial. Dans une contribution complémentaire à celle de Benoit Coquard, Thomas Beaubreuil décrit dans le détail ce qu'il nomme le « style de vie des halls » et analyse le processus de socialisation des jeunes de la rue (chapitre 4). Il aborde alors la rue comme un espace-temps ; il analyse finement la routine des « permanents » et l'expérience quotidienne du manque d'argent et de l'inemployabilité. Enfin, Akim Oualhaci décrit, de l'intérieur, la pratique de la boxe thaï et la manière dont

elle participe à valoriser pour ces jeunes pratiquants les valeurs de virilité et de force physique ainsi qu'à transmettre un « *éthos* fraternel » (chapitre 5). La salle de boxe - c'est-à-dire les interactions avec les entraîneurs et les boxeurs entre eux - encadre les dispositions agonistiques de ces jeunes disqualifiés scolairement et exclus du marché du travail. Elle représente ainsi un espace social qui les réhabilite symboliquement.

- 4 La troisième partie, la plus originale à mon sens, se concentre sur les jeunes femmes des classes populaires, quasiment inexistantes jusqu'à présent dans l'ouvrage. Ugo Palheta décrit les « espoirs », et « les faux-semblants d'une ascension scolaire » féminine, auxquels se succèdent bien des « déboires professionnels » (chapitre 6). En réalisant l'exploitation statistique de « Génération 1998 » (Cereq), l'auteur examine les destins scolaires et socioprofessionnels de ces jeunes femmes, qui cumulent les handicaps liés au genre et à la classe sociale, et font d'elles des « dominées aux études longues » pour féminiser l'expression d'Olivier Schwartz¹. En effet, elles accèdent à des emplois très fortement féminisés, précaires et faiblement rémunérés. « Diplômées de l'enseignement supérieur, elles connaissent souvent des situations moins favorables que les garçons issus des mêmes milieux et seulement diplômés de l'enseignement secondaire » (p.107). Dans une autre perspective, Sophie Orange étudie la condition des jeunes femmes évoluant en milieu rural (chapitre 7). Elle s'intéresse plus particulièrement à celles diplômées d'un BTS, installées à proximité de leur famille d'origine et exerçant des métiers d'exécution pour lesquels elles sont objectivement surqualifiées. Si en apparence on pourrait croire en une forme d'inertie de leur part, cet immobilisme géographique et social rend compte en réalité d'un arrangement de la part de ces « femmes du coin », un arrangement pour « tenir ensemble l'impératif des études longues et la combinaison de l'emploi salarié féminin avec la maternité » (p.114).
- 5 La quatrième et dernière partie est dédiée aux engagements et désengagements politiques et syndicaux des jeunes. Charles Berthonneau montre comment les dispositions agonistiques de jeunes syndiqués, issus de l'immigration et socialisés au monde des bandes, se convertissent en combativité militante au sein de la CGT, dispositions dévalorisées et stigmatisées ailleurs, que ce soit à l'école ou dans l'entreprise (chapitre 8). Pour sa part Martin Thibault étudie le rapport au syndicalisme de jeunes hommes qui rentrent à la RATP en pensant échapper à la condition ouvrière de leur père (chapitre 9). À l'atelier, « prendre sa carte » à un coût, celui de ne pas être promu. En effet, le management s'oppose à toute forme d'engagement syndical et organise le travail de telle sorte que les « anciens » ne croisent pas les jeunes, empêchant la transmission de la culture syndicale. Pourtant, face à ce constat, certains ouvriers, comme Amine, luttent à leur manière, en refusant d'endosser la tenue de l'ouvrier, et en portant une chemise, symbole de résistance à une condition assujettie. Quant à la contribution de Lorenzo Barrault-Stella et Clémentine Berjaud, elle porte sur la perception des politiciens et les pratiques de vote de jeunes scolarisés en lycée professionnel pendant l'élection présidentielle de 2012. Les deux auteurs montrent comment les clivages politiques et sociaux observés au sein même des classes populaires influencent les pratiques politiques. Deux profils se dessinent. Les premiers, enfants d'immigrés et issus des fractions les moins dotées, votent à gauche et s'opposent au racisme de Marine Le Pen. Quant aux seconds, les « franco-français » et les « européens », davantage pourvus économiquement, votent à droite ou pour le Front national et racontent subir des tensions avec des jeunes d'origine africaine (chapitre 10). Ces propos font écho à la dernière contribution, celle de Samuel Bouron et Pierig Humeau. Ces derniers enquêtent auprès de deux catégories de

jeunes, qui bien que partageant les mêmes conditions sociales d'origine, ont des engagements politiques diamétralement opposés : les punks, d'extrême gauche, et « les militants identitaires », d'extrême droite (chapitre 11). La socialisation politique des « punks » s'inscrit en opposition à l'héritage familial contrairement aux militants identitaires d'extrême droite dont l'engagement politique se construit davantage dans la lignée des dispositions familiales d'origine.

- 6 La lecture de cet ouvrage apporte, à partir d'un matériau empirique important, un ensemble d'éléments pour répondre à la question initiale posée dans le titre : Une génération sacrifiée ? Les différentes enquêtes, pour la plupart des ethnographies, rendent compte de la difficulté des jeunes issus des différentes strates des classes populaires à trouver leur place dans une France désindustrialisée. Les contributions, qui se succèdent de manière assez dynamique, mettent en évidence l'hétérogénéité des classes populaires et les différentes franges de cette jeunesse. Elles décrivent avec minutie l'expérience quotidienne de la disqualification scolaire et sociale des jeunes mais aussi les effets de générations, le sentiment d'être dans un « entre deux », les ambivalences notamment à l'égard des « anciens » et de la condition ouvrière. Elles montrent à travers des études de cas, que ce soit Hassan ou encore Amine, les désirs d'ascension sociale, mais aussi les espoirs déçus et des résistances à leur condition. Une partie de ces jeunes réajustent leurs attentes et leur projet de vie et tiennent ainsi leur place. Au risque de quelques redondances, les différentes contributions insistent sur la requalification des dispositions agonistiques des jeunes de cité. Malgré la volonté affichée de l'ouvrage de donner à voir différentes catégories juvéniles, la prédominance des « jeunes de cité » et du « monde des bandes » laisse peu de place à des fractions moins renseignées sociologiquement, comme les espaces dédiés aux filles et les socialisations féminines. À ce titre, les deux chapitres consacrés aux femmes apportent beaucoup. De plus, ces ethnographies, pourtant si précises sur l'expérience quotidienne de la rue, laissent dans l'ombre le rapport que les jeunes entretiennent aux dispositifs d'insertion sociale et professionnelle par exemple, les interactions avec notamment les éducateurs de rue, les animateurs socioculturels des services municipaux de jeunesse et les conseillers des missions locales. Il est fait référence, au hasard de passages descriptifs, à un hébergement en appartement financé par l'aide sociale à l'enfance pour une jeune femme ou encore la mission locale. La littérature sociologique a pourtant montré que ces interventions structurent aussi les trajectoires, le rapport au travail, à l'emploi et au politique de ces jeunes. Xavier Zunigo, par exemple, démontre dans ses travaux la manière dont les jeunes sous l'effet du travail des conseillers d'insertion intériorisent le « sens de la place »².
- 7 Enfin, je formulerai une dernière remarque à caractère méthodologique. L'ouvrage, à un parti pris, celui de l'approche ethnographique, c'est-à-dire, comme le définit Florence Weber, une « enquête directe dans un milieu d'interconnaissance, là où l'enquêteur peut nouer des relations personnelles avec des enquêtés eux-mêmes pris dans des relations personnelles entre eux³ ». Or, à la lecture de l'ouvrage, on sait peu de choses sur ses relations personnelles, sur les conditions et la relation d'enquête. L'ethnographie impliquant une démarche réflexive soutenue et systématique⁴, il aurait été intéressant de réfléchir aux conditions d'enquête en reprenant l'angle de la jeunesse⁵. Les codirecteurs rassemblent dans ce livre des enquêtes ethnographiques récentes et réalisées par des jeunes chercheurs et chercheuses sans s'attarder sur ce qu'implique que de jeunes sociologues étudient d'autres jeunes dans le cadre d'une relation d'enquête asymétrique⁶. Cela d'autant plus que plusieurs des contributeurs ont mené cet exercice réflexif dans

leurs travaux respectifs qu'il s'agisse de Martin Thibault ou encore de Benoit Coquard. Néanmoins, l'ouvrage délivre une réflexion illustrée empiriquement sur les contours de la jeunesse des classes populaires contemporaines, qui restent les grandes perdantes de la désindustrialisation et de la précarisation de l'emploi.

NOTES

1. Olivier Schwartz, *La notion de classes populaires*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Saint-Quentin en Yvelines, 1998.
2. Xavier Zunigo, « Le deuil des grands métiers. Projet professionnel et renforcement du sens des limites dans les institutions d'insertion », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 184, 2010, pp. 58-71.
3. Florence Weber. *Manuel de l'ethnologue*. Paris : PUF, 2009, p.7.
4. Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible », postface à Anderson, N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abris*, Paris, Nathan : 265-305, 1993 [1923].
5. Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux, *Enquêter sur la jeunesse. Outils, pratiques d'enquêtes, analyses*. Paris : Armand Colin : 2018.
6. Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 1991/6, pp.125-143.